



**EGLISE PROTESTANTE  
UNIE DE FRANCE**  
communion luthérienne et réformée

Notre Père, fais qu'en ce jour, notre cœur chante vraiment Noël!

Que nous répondions à ce don merveilleux, dans un élan de reconnaissance et de foi.

Toi qui as choisi, pour te révéler à nous, l'humilité de la crèche et l'obéissance de la croix, ouvre nos âmes, par ton Esprit, au mystère de ta venue.

Seigneur, rends-nous humbles de ton humilité, obéissants de ton obéissance, aimants de ton amour, afin que nous entrions dans ta joie.

Jésus, là où tu es né, ta crèche n'était pas fermée. Tu as voulu que tout le monde puisse venir Te voir, parce que Tu es venu pour tout le monde.

Avant que Tu naisses, Jésus, Joseph et Marie n'avaient trouvé que des maisons aux portes fermées : fermées au secret de Dieu.  
Ils ont trouvé ouverte une étable, une pauvre étable.

Aujourd'hui, Jésus, Tu ne nais plus dans une étable ; mais Tu veux naître, dire le secret de Dieu dans toutes les maisons, dans tous les cœurs.

AMEN

**Chant : 41-42 chante alleluia**

## JEAN GIONO

### L'Homme qui plantait des arbres

Pour que le caractère d'un être humain dévoile des qualités vraiment exceptionnelles, il faut avoir la bonne fortune de pouvoir observer son action pendant de longues années. Si cette action est dépouillée de tout égoïsme, si l'idée qui la dirige est d'une générosité sans exemple, s'il est absolument certain qu'elle n'a cherché de récompense nulle part et qu'au surplus elle ait laissé sur le monde des marques visibles, on est alors, sans risque d'erreurs, devant un caractère inoubliable.

Il y a environ une quarantaine d'années, je faisais une longue course à pied, sur des hauteurs absolument inconnues des touristes, dans cette très vieille région des Alpes qui pénètre en Provence.

C'était, au moment où j'entrepris ma longue promenade dans ces déserts, des landes nues et monotones, vers 1200 à 1300 mètres d'altitude. Il n'y poussait que des lavandes sauvages.

Je traversais ce pays dans sa plus grande largeur et, après trois jours de marche, je me trouvais dans une désolation sans exemple. Je campais à côté d'un squelette de village abandonné. Je n'avais plus d'eau depuis la veille et il me fallait en trouver. Ces maisons agglomérées, quoique en ruine, comme un vieux nid de guêpes, me firent penser qu'il avait dû y avoir là, dans le temps, une fontaine ou un puits.

Il y avait bien une fontaine, mais sèche. Les cinq à six maisons, sans toiture, rongées de vent et de pluie, la petite chapelle au clocher écroulé, étaient rangées comme le sont les maisons et les chapelles dans les villages vivants, mais toute vie avait disparu.

Il me fallut lever le camp. À cinq heures de marche de là, je n'avais toujours pas trouvé d'eau et rien ne pouvait me donner l'espoir d'en trouver. C'était partout la même sécheresse, les mêmes herbes ligneuses. Il me sembla apercevoir dans le lointain une petite silhouette noire, debout. Je la pris pour le tronc d'un arbre solitaire. À tout hasard, je me dirigeai vers elle. C'était un berger. Une trentaine de moutons couchés sur la terre brûlante se reposaient près de lui.

Il me fit boire à sa gourde et, un peu plus tard, il me conduisit à sa bergerie, dans une ondulation du plateau. Il tirait son eau - excellente - d'un trou naturel, très profond, au-dessus duquel il avait installé un treuil rudimentaire.

Cet homme parlait peu. C'est le fait des solitaires, mais on le sentait sûr de lui et confiant dans cette assurance. C'était insolite dans ce pays dépouillé de tout. Il n'habitait pas une cabane mais une vraie maison en pierre où l'on voyait très bien comment son travail personnel avait rapiécé la ruine qu'il avait trouvée là à son arrivée.



Le berger qui ne fumait pas alla chercher un petit sac et déversa sur la table un tas de glands. Il se mit à les examiner l'un après l'autre avec beaucoup d'attention, séparant les bons des mauvais. Je fumais ma pipe. Je me proposai pour l'aider. Il me dit que c'était son affaire. En effet : voyant le soin qu'il mettait à ce travail, je n'insistai pas. Ce fut toute notre conversation. Quand il eut du côté des bons un tas de glands assez gros, il les compta par paquets de dix. Ce faisant, il éliminait encore les petits fruits ou ceux qui étaient légèrement fendillés, car il les examinait de fort près. Quand il eut ainsi devant lui cent glands parfaits, il s'arrêta et nous allâmes nous coucher.

### **Chant : O nuit bienveillante : 32-23**

La société de cet homme donnait la paix. Je lui demandai le lendemain la permission de me reposer tout le jour chez lui. Il le trouva tout naturel, ou, plus exactement, il me donna l'impression que rien ne pouvait le déranger. Ce repos ne m'était pas absolument obligatoire, mais j'étais intrigué et je voulais en savoir plus. Il fit sortir son troupeau et il le mena à la pâture. Avant de partir, il trempa dans un seau d'eau le petit sac où il avait mis les glands soigneusement choisis et comptés.

Je remarquai qu'en guise de bâton, il emportait une tringle de fer grosse comme le pouce et longue d'environ un mètre cinquante. Je fis celui qui se promène en se reposant et je suivis une route parallèle à la sienne. La pâture de ses bêtes était dans un fond de combe. Il laissa le petit troupeau à la garde du chien et il monta vers l'endroit où je me tenais. J'eus peur qu'il vînt pour me reprocher mon indiscretion mais pas du tout : c'était sa route et il m'invita à l'accompagner si je n'avais rien de mieux à faire. Il allait à deux cents mètres de là, sur la hauteur.

Arrivé à l'endroit où il désirait aller, il se mit à planter sa tringle de fer dans la terre. Il faisait ainsi un trou dans lequel il mettait un gland, puis il rebouchait le trou. Il plantait des chênes. Je lui demandai si la terre lui appartenait. Il me répondit que non. Savait-il à qui elle était ? Il ne savait pas. Il supposait que c'était une terre communale, ou peut-être, était-elle propriété de gens qui ne s'en souciaient pas ? Lui ne se souciait pas de connaître les propriétaires. Il planta ainsi cent glands avec un soin extrême.

Après le repas de midi, il recommença à trier sa semence. Je mis, je crois, assez d'insistance dans mes questions puisqu'il y répondit. Depuis trois ans il plantait des arbres dans cette solitude. Il en avait planté cent mille. Sur les cent mille, vingt mille étaient sortis. Sur ces vingt mille, il comptait encore en perdre la moitié, du fait des rongeurs ou de tout ce qu'il y a d'impossible à prévoir dans les desseins de la Providence. Restaient dix mille chênes qui allaient pousser dans cet endroit où il n'y avait rien auparavant.

Il étudiait déjà, d'ailleurs, la reproduction des hêtres et il avait près de sa maison une pépinière issue des fânes. Les sujets qu'il avait protégés de ses moutons par une barrière en grillage, étaient de toute beauté. Il pensait également à des bouleaux pour les fonds où, me dit-il, une certaine humidité dormait à quelques mètres de la surface du sol.



Nous nous séparâmes le lendemain.

L'année d'après, il y eut la guerre de 14 dans laquelle je fus engagé pendant cinq ans. Un soldat d'infanterie ne pouvait guère y réfléchir à des arbres. À dire vrai, la chose même n'avait pas marqué en moi : je l'avais considérée comme un dada, une collection de timbres, et oubliée.

### **Chant : Etoile à Bethléem 32-35**

Sorti de la guerre, je me trouvais à la tête d'une prime de démobilisation minuscule mais avec le grand désir de respirer un peu d'air pur. C'est sans idée préconçue - sauf celle-là - que je repris le chemin de ces contrées désertes.

Le pays n'avait pas changé. Toutefois, au-delà du village mort, j'aperçus dans le lointain une sorte de brouillard gris qui recouvrait les hauteurs comme un tapis. Depuis la veille, je m'étais remis à penser à ce berger planteur d'arbres. « Dix mille chênes, me disais-je, occupent vraiment un très large espace ».

J'avais vu mourir trop de monde pendant cinq ans pour ne pas imaginer facilement la mort d'Elzéard Bouffier, d'autant que, lorsqu'on en a vingt, on considère les hommes de cinquante comme des vieillards à qui il ne reste plus qu'à mourir. Il n'était pas mort. Il était même fort vert. Il avait changé de métier. Il ne possédait plus que quatre brebis mais, par contre, une centaine de ruches. Il s'était débarrassé des moutons qui mettaient en péril ses plantations d'arbres. Car, me dit-il (et je le constatais), il ne s'était pas du tout soucié de la guerre. Il avait imperturbablement continué à planter.

Les chênes de 1910 avaient alors dix ans et étaient plus hauts que moi et que lui. Le spectacle était impressionnant. J'étais littéralement privé de parole et, comme lui ne parlait pas, nous passâmes tout le jour en silence à nous promener dans sa forêt. Elle avait, en trois tronçons, onze kilomètres de long et trois kilomètres dans sa plus grande largeur. Quand on se souvenait que tout était sorti des mains et de l'âme de cet homme - sans moyens techniques - on comprenait que les hommes pourraient être aussi efficaces que Dieu dans d'autres domaines que la destruction.

La création avait l'air, d'ailleurs, de s'opérer en chaînes. Il ne s'en souciait pas ; il poursuivait obstinément sa tâche, très simple. Mais en redescendant par le village, je vis couler de l'eau dans des ruisseaux qui, de mémoire d'homme, avaient toujours été à sec. C'était la plus formidable opération de réaction qu'il m'ait été donné de voir. Ces ruisseaux secs avaient jadis porté de l'eau, dans des temps très anciens.

Mais la transformation s'opérait si lentement qu'elle entraînait dans l'habitude sans provoquer d'étonnement. Les chasseurs qui montaient dans les solitudes à la poursuite des lièvres ou des sangliers avaient bien constaté le foisonnement des petits arbres mais ils l'avaient mis sur le compte des malices naturelles de la terre. C'est pourquoi personne ne touchait à l'œuvre de cet homme. Si on l'avait soupçonné, on l'aurait contrarié. Il était insoupçonné. Qui aurait pu



imaginer, dans les villages et dans les administrations, une telle obstination dans la générosité la plus magnifique ?

### **Chant : Emerveillons-nous ensemble 32-17**

À partir de 1920, je ne suis jamais resté plus d'un an sans rendre visite à Elzéard Bouffier. Je ne l'ai jamais vu fléchir ni douter. Et pourtant, Dieu sait si Dieu même y pousse ! Je n'ai pas fait le compte de ses déboires. On imagine bien cependant que, pour une réussite semblable, il a fallu vaincre l'adversité ; que, pour assurer la victoire d'une telle passion, il a fallu lutter avec le désespoir. Il avait, pendant un an, planté plus de dix mille érables.

Ils moururent tous. L'an d'après, il abandonna les érables pour reprendre les hêtres qui réussirent encore mieux que les chênes.

En 1933, il reçut la visite d'un garde forestier éberlué. Ce fonctionnaire lui intima l'ordre de ne pas faire de feu dehors, de peur de mettre en danger la croissance de cette forêt naturelle. C'était la première fois, lui dit cet homme naïf, qu'on voyait une forêt pousser toute seule. À cette époque, il allait planter des hêtres à douze kilomètres de sa maison.

Je me souvenais de l'aspect du pays en 1913 : le désert... Le travail paisible et régulier, l'air vif des hauteurs, la frugalité et surtout la sérénité de l'âme avaient donné à ce vieillard une santé presque solennelle. C'était un athlète de Dieu. Je me demandais combien d'hectares il allait encore couvrir d'arbres.

J'ai vu Elzéard Bouffier pour la dernière fois en juin 1945. Il avait alors quatre-vingt-sept ans. J'avais donc repris la route du désert, mais maintenant, malgré le délabrement dans lequel la guerre avait laissé le pays, il y avait un car qui faisait le service entre la vallée de la Durance et la montagne. Je mis sur le compte de ce moyen de transport relativement rapide le fait que je ne reconnaissais plus les lieux de mes dernières promenades. Il me semblait aussi que l'itinéraire me faisait passer par des endroits nouveaux. J'eus besoin d'un nom de village pour conclure que j'étais bien cependant dans cette région jadis en ruine et désolée. Le car me débarqua à Vergons.

En 1913, ce hameau de dix à douze maisons avait trois habitants. Ils étaient sauvages, se détestaient, vivaient de chasse au piège : à peu près dans l'état physique et moral des hommes de la préhistoire. Les orties dévoraient autour d'eux les maisons abandonnées. Leur condition était sans espoir. Il ne s'agissait pour eux que d'attendre la mort : situation qui ne prédispose guère aux vertus.

Tout était changé. L'air lui-même. Au lieu des bourrasques sèches et brutales qui m'accueillaient jadis, soufflait une brise souple chargée d'odeurs. Un bruit semblable à celui de l'eau venait des hauteurs : c'était celui du vent dans les forêts. Enfin, chose plus étonnante, j'entendis le vrai bruit de l'eau coulant dans un bassin. Je vis qu'on avait fait une fontaine, qu'elle était abondante et, ce qui me toucha le plus, on avait planté près d'elle un tilleul qui pouvait déjà avoir dans les quatre ans, déjà gras, symbole incontestable d'une résurrection.



**EGLISE PROTESTANTE  
UNIE DE FRANCE**  
communions luthérienne et réformée

Il n'a fallu que les huit ans qui nous séparent de cette époque pour que tout le pays resplendisse de santé et d'aisance. Sur l'emplacement des ruines que j'avais vues en 1913, s'élèvent maintenant des fermes propres, bien crépies, qui dénotent une vie heureuse et confortable. Les vieilles sources, alimentées par les pluies et les neiges que retiennent les forêts, se sont remises à couler. On en a canalisé les eaux. À côté de chaque ferme, dans des bosquets d'érables, les bassins des fontaines débordent sur des tapis de menthes fraîches. Les villages se sont reconstruits peu à peu. Une population venue des plaines où la terre se vend cher s'est fixée dans le pays, y apportant de la jeunesse, du mouvement, de l'esprit d'aventure. On rencontre dans les chemins des hommes et des femmes bien nourris, des garçons et des filles qui savent rire et ont repris goût aux fêtes campagnardes. Si on compte l'ancienne population, méconnaissable depuis qu'elle vit avec douceur et les nouveaux venus, plus de dix mille personnes doivent leur bonheur à Elzéard Bouffier.

Quand je réfléchis qu'un homme seul, réduit à ses simples ressources physiques et morales, a suffi pour faire surgir du désert ce pays de Canaan, je trouve que, malgré tout, la condition humaine est admirable.

Mais, quand je fais le compte de tout ce qu'il a fallu de constance dans la grandeur d'âme et d'acharnement dans la générosité pour obtenir ce résultat, je suis pris d'un immense respect pour ce vieux paysan sans culture qui a su mener à bien cette œuvre digne de Dieu.

Elzéard Bouffier est mort paisiblement en 1947 à l'hospice de Banon.

## **Chant : Oh quel éclat sur nos matins 32-14**

### **« prédication »**

Certes, ce n'est pas un conte de Noël, pas même un conte chrétien. Il n'est pas là question de roi mage, de crèche, de sapin, de repas de Noël...

Pourtant, ce conte rejoint pour moi la signification profonde de Noël, de l'incarnation.

Il nous montre ce que l'homme peut faire de beau et de bon, ce que Dieu attend de nous.

C'est là le cœur du message évangélique : quand Dieu vient à notre rencontre, c'est pour nous confier sa création, pour nous montrer ce que nous pouvons faire par nous-mêmes pour nos frères, pour la vie, pour ce monde qu'il a créé pour nous.

En naissant parmi nous, Dieu nous apprend qu'il est présent au cœur du



**EGLISE PROTESTANTE  
UNIE DE FRANCE**  
communauté luthérienne et réformée

monde. Cela change des visions « antiques » de la divinité, avec des dieux qui habitent hors du monde, et qui agissent dessus depuis l'extérieur, leur Olympe. Avec Jésus, nous découvrons Dieu présent en nous, en chacun de nous, Dieu qui partage nos vies, qui partage notre monde. Et Jésus va nous responsabiliser par rapport à ce monde. C'est à nous d'y bâtir la paix en commençant par faire la paix avec nos frères. C'est à nous d'y faire retentir l'amour, en apprenant d'abord à pardonner. C'est à nous de veiller sur le domaine pour perpétuer la Création. Et c'est en cela que j'ai trouvé cette nouvelle de Giono très juste en rapport au sens de l'incarnation : Un homme peut faire énormément de bien. Nous avons un potentiel immense qui nous a été remis. Un homme peut faire fleurir les déserts. Un homme peut abolir le racisme. Un homme peut transformer une société.

À peine né, Jésus transformait déjà les mentalités, il apportait déjà une grande joie à des bergers ou des rois.

À nous donc de semer pour faire fleurir le monde. Semer des arbres comme Elzéard Bouffier, semer la tolérance comme Martin Luther King, semer la confiance en Dieu comme tant de témoins ou de prophètes... Car si Dieu a pris chair en l'homme, c'est que l'homme peut accomplir l'œuvre de Dieu.

## **Chant : Préparez le chemin 31-16**

### **OFFRANDE**

Hier sur les routes de Galilée, aujourd'hui, sur les routes de notre vie.

Tu sèmes toujours à profusion, à la volée, sans jamais te lasser.

Car, tu sais qu'il faut compter, avec les oiseaux, les buissons et les pierres disséminées.

Toi, qui en dépit de vaines semences et d'échecs apparents, as poursuivi ta mission inlassablement.

Toi le Grain de blé qui meurt, enfoui dans la mort, tu redis à chacun de nous que tu envoies pour ta moisson :

- Va vers tous les hommes, mes frères.

Risque ma Parole, le matin, le soir et à midi, à tous les âges de leur vie.



**EGLISE PROTESTANTE  
UNIE DE FRANCE**  
communio n luthérienne et réformée

Dans les promesses de leur naissance,  
dans les interrogations de leur adolescence,  
dans les engagements, les choix, les échecs et les doutes de leur maturité,  
dans l'ultime passage, au bout de leur route, où s'ouvre l'éternité.  
Sème ma Parole à tous les vents, inlassablement.  
Sème dans les fêtes, les deuils et les révolutions,  
sème dans les mouvements sociaux et les contestations,  
sème sur les places publiques et aux coins des rues.  
sème dans les terres dévastées par la guerre, la haine ou la misère ;  
sème dans les terres labourées par l'épreuve, la souffrance et la prière ;  
sème dans la terre disponible des enfants et des cœurs purs.  
Sème dans la terre de chaque génération et de chaque culture,  
sème dans les terres piétinées des peuples asservis,  
sème dans les terres retournées au soir de la vie.  
Et souviens-toi, que tout ce que tu auras patiemment semé, parfois dans la  
peine et les larmes, d'autres le moissonneront ;  
la fécondité de ton labeur échappera à tes propres yeux,  
car elle ne sera jamais totalement la tienne,  
mais celle de mon Père qui est dans les cieux.

### **Bénédictio n :**

Que la tendresse de Dieu habite nos cœurs et nos esprits  
et que la paix du Christ brille au travers des jours de notre vie,  
jusqu'à ce que son règne vienne.

Amen

### **Chant 32-27 Les anges dans nos campagnes**